LA PEAU D'ANON

Version nivernaise

C'était une fois un prince et une princesse qui avaient une fille unique. La princesse vient à mourir, mais avant de mourir, elle dit à son mari :

— Si tu songes un jour à te remarier, je veux que tu ne prennes qu'une femme qui me ressemble.

— Je ne veux point me remarier, répond-il. D'ailleurs, je ne connais que notre fille qui te ressemble.

Quelque temps après la mort de la princesse, le prince dit à sa fille :

— Je voudrais me remarier, mais ta mère m'a fait promettre de ne prendre jamais qu'une femme qui lui ressemble. Je ne peux donc me remarier qu'avec toi.

— Ah ! bien, papa, je vais le dire à ma marraine. La marraine qui était fée, lui dit :

— Écoute. Dis à ton père que tu veux bien l'épouser, mais demande-lui qu'il t'achète d'abord un rouet qui file tout seul. Elle revient et dit à son père :

— Je veux bien t'épouser, mais je voudrais que tu me donnes d'abord un rouet qui file tout seul.

Voilà le prince parti. Il marche et marche jusqu'au rouet qui file tout seul. Il l'achète et le rapporte :

— Ma fille, j'ai trouvé le rouet qui file tout seul.

— Ah bien ! je vais le dire à ma marraine.

Elle va vers sa marraine :

— Marraine, mon papa a rapporté le rouet qui file tout seul.

— Eh bien, dis-lui que tu veux bien te marier avec lui. Mais qu'il t'achète d'abord une robe qui soit comme les étoiles. Elle revient :

— Mon papa, je veux bien me marier avec toi, mais tu m'achèteras d'abord une robe qui soit comme les étoiles.

Voilà le prince reparti. Il marche, marche, marche tant qu peut. Il trouve la robe comme les étoiles et la rapporte à sa fille.

Après, toujours sur le conseil de sa marraine, elle lui demande une robe qui soit comme le soleil, puis une robe qui soit comme la lune, puis un cabriolet attelé de quatre rats allant raide comme le vent, et le père lui rapporte toutes ces choses.

Elle retourne vers sa marraine

— Eh bien, ce coup-là, j'ai le cabriolet attelé de quatre rats qui va raide comme le vent.

— Ma filleule, tu vas mettre ton linge et tes belles robes dans des malles, les charger dans ton cabriolet et t'en aller. Le long du chemin tu trouveras des bergers ; tu vas leur demander à acheter un âne, tu le feras dépouiller et tu te couvriras de la peau. Puis, tu iras dans une ferme où tu pourras te retirer ; tu demanderas à servir dans l'emploi qu'on voudra bien te confier, à être bergère, dindonnière, ou servante.

Tout se fait comme la marraine le lui avait annoncé. Elle se couvre avec la peau d'âne. Avant d'arriver à la ferme, elle met sa voiture dans un trou, avec son rouet dedans, et tout et tout. Elle entre dans la ferme.

— Avez-vous besoin d'une bergère ? d'une dindonnière ? d'une servante pour n'importe quelle besogne ?

— Savez-vous filer ?

— Oui, très bien.

On la prend comme bergère. Le lendemain on l'envoie en champ. On lui donne de la filasse, une quenouille et un fuseau pour qu'elle s'occupe en gardant ses moutons. Elle va chercher son rouet qui file tout seul, met la filasse sur le rouet, sa quenouille à côté, et le rouet se met à filer pendant qu'elle garde ses moutons. Le soir, elle dévide son fil sur le fuseau et le rapporte à la maison. Le lendemain elle recommence, et de même les jours d'après.

Le dimanche arrive. Dans la maison il y avait une fille et un garçon. Ils disent à leur mère :

— Nous allons à la danse.

— Puis-je aller avec vous ? demande la bergère.

— Quelle idée ! disent les autres qui se mettent à rire et se moquent d'elle.

— Laissez-moi partir quand même.

Enfin, quand les autres sont partis, la fermière lui donne un grand coup de torchon en lui disant :

— Eh bien, va ! Mais je ne te donne qu'une heure, une heure et demie au plus.

Elle s'en va du droit à son trou pour s'habiller belle, et met sa robe d'étoiles. Et la voilà partie au bal. C'était à qui la ferait danser.

Quand elle voit arriver l'heure de rentrer, elle veut s'en aller. Le garçon de la maison lui demande d'où elle est.

— Je suis du pays de Torchon, lui répond-elle.

Elle retourne à sa voiture, se déshabille et rentre. Le lendemain, la fille et le garçon lui disent :

— Ah ! si tu avais vu la belle fille qu'il y avait au bal !

— Elle n'était toujours pas plus belle que moi ! répond-elle. Et tout le monde a bien ri en l'entendant.

La semaine passe, l'autre dimanche arrive. Le garçon et la fille retournent danser. La bergère demande encore à les suivre. A la fin, sa maîtresse lui donne un grand coup du balai qu'elle tenait à la main et lui dit :

— Va ! mais je ne te donne que deux heures !

Elle se rend à sa voiture, prend sa robe de lune avec ses belles parures, puis va au bal. Elle a encore un grand succès, tout le monde l'admire. Mais l'heure de rentrer arrive. Quand elle part, un garçon veut l'aller conduire, mais elle refuse. Alors il lui demande de quel pays elle est.

— Je suis du pays du Balai, lui répond-elle.

Le lendemain, la fille et le garçon lui disent :

— Ah ! La belle fille qu'il y avait au bal ! Jamais nous n'en avons vu de si belle !

— Elle n'était toujours pas plus belle que moi ! leur répond la bergère.

Et tout le monde rit et se moque d'elle. Le dimanche suivant, elle demande encore à retourner à la danse. La maîtresse lui donne un grand coup de fourgon en lui disant :

— Va, mais ne reste pas plus de trois heures.

Cette fois, elle prend sa robe de soleil. Le fils du roi avait entendu parler de cette fille si belle qui venait danser, et il avait voulu se rendre au bal pour la voir. Quand elle arrive, il commence à la faire danser, puis il ne veut plus la quitter. Mais l'heure de partir est arrivée. Le fils du roi veut la conduire.

— D'où êtes-vous ? lui demande-t-il.

— Je suis du pays de Fourgon.

— Je ne connais pas ce pays-là.

Il l'accompagne un peu. Quand elle approche de sa voiture, elle ne veut pas qu'il aille plus loin et elle le laisse. Mais, lui, en se guidant sur sa robe de soleil qui brille dans la nuit, la suit sans qu'elle le sache. Et il la voit aller à sa voiture, quitter sa robe, prendre sa peau d'ânon et se rendre à la ferme.

Dans les jours suivants, le fils du roi s'ennuie tellement qu'il tombe malade. Il déclare qu'il veut manger de la galette qui soit faite par la bergère de sa ferme. On se moque de lui ; mais il insiste tant qu'on consent à la faire venir. Elle avait pris sa robe de soleil sous sa peau d'ânon.

On l'installe dans une chambre pour préparer la galette et elle pose la peau d'ânon pour être plus à l'aise. Mais elle entend le fils du roi qui vient et la reprend bien vite. Le malade se met à côté d'elle et pendant qu'elle pétrit la pâte, il tire tout doucement la peau.

— Chat, chat, chat ! dit-elle sans se retourner, tu manges ma peau d'ânon.

Elle la ramène bien vite.

Le fils du roi recommence.

— Chat, chat, chat ! dit-elle, tu manges ma peau d'ânon. Elle la ramène encore.

Le fils du roi se retire. Quand la galette est finie, elle met sa bague dedans.

Puis elle rentre à la ferme.

— As-tu bien fait la galette ? lui demandent les autres.

— Oh, oui ! Sûrement le fils du roi se régalera. Les autres rient et se moquent d'elle.

Le fils du roi, en mangeant la galette, trouve la bague et la met de côté. Il est guéri aussitôt et dit à ses parents :

— J'ai trouvé un anneau. J'épouserai celle à qui il appartient.

Aussitôt on fait battre tambour pour convoquer toutes les filles au palais du roi.

On fait venir d'abord toutes les riches filles de la ville et des châteaux : aucune ne peut mettre l'anneau. Après, on appelle les servantes, puis les bergères, les dindonnières.

La peau d'ânon vient après toutes les autres : l'anneau va juste à son doigt.

— Voilà celle à qui l'anneau va, voilà celle que j'épouserai, dit le fils du roi.

Il lui tire sa peau d'ânon ; elle apparaît avec sa robe de soleil et personne ne se moque plus d'elle.

Elle écrit à son père et lui raconte tout ce qui est arrivé.

Le père arrive, on fait les accordailles, puis on célèbre le mariage. J'ai fait la noce, et puis après je suis venue ici vous conter cette histoire.

Écrite vers 1885 par Annette Corde, femme Surgeais, née à Mesves-sur-Loire en 1848.

Ms MILLIEN-DELARUE, Nivernais, Vers. MILLIEN-DELARUE, Niv. Morvan, 59-66, n° 6.